

## Octobre n'est pas juillet

Michel décrocha le téléphone à la deuxième sonnerie à minuit trente. C'est lui qui prit la nouvelle comme une gifle. Son grand-père Klaus était mort à minuit moins cinq.

Il glissa un regard vers son père qui le regardait déjà. L'un et l'autre se taisaient. Hubert avait compris. Lorsque Michel fut certain qu'Hubert maintenant savait, il s'autorisa à pleurer dans les bras de son père et de sa mère. « Dire que je n'entendrai plus ses plaisanteries en allemand ! » fût le seul commentaire de Michel.

On était en juillet.

La veille, Hubert était allé voir ses parents à Lyon. Son fils Michel l'avait accompagné. Avant de monter au quatrième étage place de la Martinière, comme souvent, il était passé lentement rue Bouteille, rue Pareil, rue de la Vieille, rues sombres et mal lavées, pour s'arrêter quelques instants place du Sergent Blandant. Et comme d'habitude, il avait regardé ce soldat figé sur son socle qui semblait veiller sur les ombres allongées de la place en cette fin d'après-midi. Fier soldat ignorant les chiens qui pissaient sur son socle, les chats qui traversaient mollement la place et les pigeons flâneurs.

Hubert pouvait ensuite sonner et entrer chez ses parents. Une visite qui avait été d'abord semblable aux autres. Ses vieux parents allaient aussi bien que possible et poursuivaient leur vie sans trop de peine en accueillant volontiers les petits plaisirs. Après le dîner traditionnel, poulet et haricots verts du jardin de Madame Bertrand, la voisine, tous s'étaient couchés vers vingt deux heures. Mais cette nuit là ne fut pas comme les autres. A cinq heures du matin, Hubert s'en souvient parfaitement, il fut brusquement réveillé par des cris de douleur de son père et des cris de peur de sa mère. Il accourut dans sa chambre et soudain la douleur sembla cessé, Klaus s'était tu, un triste et modeste sourire dans les yeux.

Hubert appela immédiatement le SAMU qui emmena son père à l'hôpital toute sirène hurlante. Là, son père disparut dans cette usine à santé qui se révéla être l'antichambre de la mort de Klaus. Il ne le revit que mort sur un lit blanc avec un visage sans expression, un visage étranger, un visage d'ailleurs. Il n'oubliera pas le dernier sourire que Klaus lui adressa une dernière fois sur son lit.

On était en juillet...

Il lui fallait maintenant organiser les cérémonies. Pendant que sa femme Françoise restait auprès de sa mère, Hubert et Michel firent ensemble toutes les démarches obligatoires. Il semblait que cela allait de soi pour Michel, il ne lâchait pas son père, c'était naturel. Il donnait son avis ou parlait d'autre chose, ils parlaient ensemble.

Hubert s'étonnait de passer par des états très différents dans la même journée. Il se sentait parfois gonflé d'importance. Il aurait pu dire : « C'est à moi que ça arrive ! » comme une revendication essentielle ; ou bien : « Je décide que ça se passera comme ça », coupant la parole à son interlocuteur. « Celui pour lequel j'organise tout ça, c'EST mon père. »

Et puis surtout cette phrase lui martelait la tête, répétitive, insistante, inattendue, le prenant par surprise : « C'est une affaire d'hommes. » Inattendue mais ne survenant que lorsqu'il sentait Michel près de lui ou quand il croisait ses grands yeux noirs. On aurait dit que Michel devinait car souvent dans ces moments, il serrait furtivement le bras de son père et lui murmurait : « Allez, tu viens papa ! »

D'autres phrases encore surgissaient en lui : « Désormais personne d'autre que moi ne peut mourir. » Et même, sans en être attristé : « Je VAIS mourir. »

Devant le cadavre de Klaus, il vit son fils immobile s'absenter totalement, des larmes dans les yeux mais elles ne coulaient pas. Mais il avait l'impression qu'entre Klaus et Michel c'était lui, Hubert, qui était *absenté*. Ou plutôt que ce qui passait de Klaus à Michel passait par lui, Hubert, si présent et néanmoins *absenté* par les deux autres. Lui revint alors la phrase de Michel : « Je ne l'entendrai plus plaisanter en allemand »... C'est une affaire d'hommes, se dit-il encore.

On était en juillet, il faisait chaud et ça n'arrangeait rien.

En redescendant l'allée du cimetière après l'enterrement de Klaus, le regard d'Hubert croisa celui de Michel et s'y attarda. Hubert ne sut jamais quel regard, du père ou du fils, avait changé.

Deux ans passèrent... Le deuil avait fait son travail... Klaus avait laissé des traces. Michel n'entendait plus les plaisanteries en allemand de son grand-père. Mais Hubert ne pouvait s'empêcher parfois d'employer à son tour les expressions de son père. Elles ne suscitaient plus qu'un petit sourire chez Michel.

\*

Deux ans, bientôt trois : Roseline, la mère d'Hubert, choisit elle aussi d'entrer dans le silence. Une fois de plus Michel apprit le premier la mort de sa grand-mère.

On était en octobre.

Hubert se sentait envahi d'un grand calme. Étonné de ne rien éprouver. Dans le train qui l'emmenait une fois de plus à Lyon, Hubert se taisait. Il somnolait. Pourquoi pensa-t-il alors à Florence lorsqu'elle-même perdit sa mère ? Curieusement Hubert en avait été bouleversé, ébranlé, presque déstabilisé. C'était tout autre chose que du chagrin. D'ailleurs il ne connaissait pas cette femme. Un moment de vraie folie. Un moment paradoxal. Hubert par exemple n'avait pas compris la force particulière de son désir pour Florence à ce moment précis : jamais son sexe n'avait été si douloureusement dressé, jamais il ne lui avait fait l'amour si violemment, si violemment pensa-t-il en souriant.

Lyon à nouveau.

Il fallait donc tout recommencer : mêmes démarches, mêmes cérémonies. Cette fois pourtant il avait souhaité rester seul avec elle. Ses yeux se posèrent longuement sur le cadavre de sa mère, et d'un seul coup dans cette chapelle ardente, il éclata en sanglots. Des sanglots sonores qui ne s'arrêtaient pas. S'y mêlaient des pensées, des

images et des mots isolés, inattendus. Des mots le traversaient. Qui venaient de très loin. Qu'il ne parvenait pas à contenir. Des mots de haine. La haine qui pouvait enfin se dire après tant d'amour. Mots-sanglots obscènes hors scène obsaïnes. Tout ce qui aurait pu être. Tout ce qui ne pouvait être. Mots sanglots qui insistent qui incestent...

Et pourtant : rien de plus, les mêmes qu'il avait dit pendant des années à son analyste...

Hubert sortit enfin. Tête vide. Jambes molles. Son corps tout entier était relâché.

On était en octobre, l'air était tiède et lui aussi comme sans consistance.

Pendant quelques semaines, Hubert eut chaque jour l'impression d'oublier quelque chose... Puis les semaines suivantes il s'étonna de n'avoir pas à téléphoner à Lyon pour dire quelques mots à sa mère... Puis il n'y pensa presque plus...

Et puis plus rien...

Cette fois ça n'avait pas été une affaire d'hommes.

Ni une affaire de langue.

Peut-être une affaire de corps...

Claude Spielmann

Février 1990